



177 184

GEORGINE,

OU

LA SERVANTE DU PASTEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANTS,

PAR MM. DE FORGES ET ROCHE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 28 JUILLET 1836.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
WERNER, pasteur protestant.	M. GABRIEL.	STRASS, ancien procureur...	M. SAINVILLE.
PAUL WERNER, son neveu.	M. GERMAIN.	GEORGINE, jeune orpheline.	M ^{me} CLARISSE.
JONATHAN WERNER, frère de Paul.....	M. ALGIDE-TOUSEZ.	M ^{me} BIBRACK, vieille gou- vernante de M. Werner...	M ^{me} TOBY.

La scène se passe à Strasbourg, dans la maison de Werner, en 1796.



Le théâtre représente une chambre très-simplement meublée. Porte au fond, portes latérales. A gauche du spectateur, une fenêtre. A droite, un secrétaire, tables, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} BIBRACK, puis JONATHAN.

(Au lever du rideau, M^{me} Bibrack met le couvert à droite. On entend au loin le bruit du tambour et une marche exécutée par la musique militaire.)

M^{me} BIBRACK. Allons... encore le tambour, la musique... Depuis que Strasbourg est bloqué par les Autrichiens, on n'entend que ça toute la journée...

JONATHAN, avec un sabre, une giberne et un fusil, mais sans uniforme; il est en costume d'étudiant allemand. Il entre en parlant à la cantonnade. Oui, les enfans... c'est convenu, à demain matin le départ... et jusqu'au point du jour, bonne garde, chacun de notre côté...

M^{me} BIBRACK. Ah! c'est vous, monsieur Jonathan... Eh! mon Dieu!.. où donc que vous allez avec tout cet attirail?..

JONATHAN. Où je vais, veuve Bibrack.. ah! ça, vous ne savez donc pas ce qui arrive?..

M^{me} BIBRACK. Quoi donc?

JONATHAN. Elle est étonnante, la veuve Bibrack; elle est là, qui met tranquillement son petit couvert, sans se douter qu'il se passe dans Strasbourg des événemens de la dernière gravité.

M^{me} BIBRACK. Ah! mon Dieu!.. est-ce que les Autrichiens?..

JONATHAN. Les Autrichiens sont à la veille d'être cruellement vexés... Figurez-vous que ce matin, au moment où l'on y pensait le moins, le général Desaix, qui est encore un malin, pas manchot, a fait fermer les portes de la ville... le conseil s'est assemblé, et l'on a décidé que demain, quintidi 7 messidor, à la pointe du jour, nos troupes, au lieu de se diriger sur le Piémont, comme tout le monde le croyait, passeraient le Rhin à Kehl, et tomberaient sur les Autrichiens, qui sont à cinq cents lieues de prévoir ce qui leur pend à l'oreille.

M^{me} BIBRACK. Voyez-vous ça!..

JONATHAN. Et quand cette nouvelle-là s'est répandue dans la ville, si vous aviez vu la joie, les transports!... C'est effrayant comme le Strasbourgeois est belliqueux! Des tout jeunes enfans... des petits bourgeois pas plus hauts que ça... qui font des petites patrouilles, avec des petits fusils...

AIR de l'Insouciant.

Les femmes même, à cette ardeur guerrière
Ont répondu par un cri martial...
Dans cette armée en jupon, ah! ma chère,
Que vous feriez un superb' caporal,
Oui, sous les arm's, je vous l'dis sans reproche,
On vous prendrait pour un trouper fini...
Et dans l'combat j'suis sûr qu'à votre approche,
On verrait fair aussitôt l'ennemi.

M^{me} BIBRACK. Malhonnête!...

JONATHAN. Il n'y a pas jusqu'à mon oncle Werner, qui, vu son grand âge et son titre de pasteur, devrait être un homme pacifique... eh bien! non... il est depuis ce matin avec la municipalité, dont il est membre, en permanence sur la place d'armes, pour faire des enrôlemens volontaires.

M^{me} BIBRACK. Est-ce que vous seriez volontaire, vous?

JONATHAN. Pardine!... cette question... si ce n'était pas moi, il faudrait que ce fût mon frère, mon bon frère Paul, juste au moment où il va se marier avec M^{lle} Georgine.

M^{me} BIBRACK, *d'un ton larmoyant.* Mamzelle Georgine!... on n'entend plus parler que de mamzelle Georgine... une pauvre orpheline qui est arrivée ici... il y a de ça trois mois... avec son petit paquet sous le bras... et une lettre de recommandation du pasteur de Benfeld... et qui aujourd'hui...

JONATHAN. Voyez-vous, madame Bibrack... j'ai idée que mon oncle en sait plus long que nous sur mamzelle Georgine... Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas une fille du commun...

M^{me} BIBRACK. Tout cela est fort beau... mais j'ai bien peur, moi...

JONATHAN. De quoi... de quoi?... qu'est-ce qu'elle a?

M^{me} BIBRACK. J'ai... j'ai... que votre mamzelle Georgine, dont vous êtes tous si coiffés, reçoit depuis quelque temps des visites mystérieuses.

JONATHAN. Et de qui?...

M^{me} BIBRACK. De M. Strass...

JONATHAN. L'ex-procureur, chez qui j'ai travaillé pendant huit jours!... allons donc... vous rêvez!...

M^{me} BIBRACK. Du tout, du tout... il est déjà venu plusieurs fois... il choisit tou-

jours le moment où M^{lle} Georgine est seule à la maison...

JONATHAN. Tiens, tiens, tiens!... qu'est-ce que ce vilain singe-là peut avoir à lui dire?...

M^{me} BIBRACK. Écoutez donc... c'est un galantin, M. Strass... il a des écus..

JONATHAN, *à part.* Oui... comme la boulangère... qui ne lui coûtent guère... (*Haut.*) Chut!... la voici!... cette figure-là ne peut pas être trompeuse...

(Georgine entre sur la ritournelle de l'air suivant.)

SCENE II.

LES MÊMES, GEORGINE, *apportant un vase rempli de compote qu'elle pose sur la table.*

JONATHAN. Voilà une petite femme de ménage... toujours à son affaire.

GEORGINE. Ah! dam! il le faut bien...

AIR Allemand.

Jamais l'humeur chagrine,
N'attriste un seul instant
La petite orpheline
Qui travaille en chantant.
Ah! ah!

Quand la fortune est leste
A r'tirer ses présens,
Que la gaité nous reste,
C'est l'bien des pauvres gena.
Ah! ah!

(*A chaque couplet, Jonathan répète avec Georgine le refrain de l'air.*)

JONATHAN. Qu'est-ce que vous apportez là... de la compote de poires?...

GEORGINE. Que j'ai faite moi-même...

JONATHAN. Dieu!.. est-il heureux, mon frère, d'épouser une femme qui a toutes les vertus sociales... et qui sait faire de la compote.

GEORGINE, *à M^{me} Bibrack.* Il n'est venu personne pour moi?

M^{me} BIBRACK, *avec intention.* Non, mamzelle... pas même M. Strass...

GEORGINE. Il m'avait pourtant écrit qu'il viendrait...

M^{me} BIBRACK. Écrit?... (*Bas à Jonathan.*) Eh bien?...

JONATHAN. Vous êtes en correspondance avec M. Strass?... Que diable pouvez-vous avoir de commun avec un pareil original?

GEORGINE. Je vous le dirai plus tard...

JONATHAN. Ce sont sans doute des affaires de famille... puisqu'il a été procureur?...

GEORGINE. C'est présumable...

JONATHAN. Par exemple, vous avez choisi un drôle de corps d'individu...

GEORGINE. Je sais que vous ne l'aimez pas...

JONATHAN. J'avoue que je ne le porte pas dans mon cœur... D'abord, il est ladre et intéressé... que ça fait frémir la nature... et puis, je ne sais pas si vous l'avez remarqué... il a quelque chose dans les yeux.

M^{me} BIBRACK. Pour mon compte... il me produit l'effet d'un oiseau de mauvais augure...

JONATHAN. C'est vrai, Bibrack a dit le mot, et quand on le voit quelque part... on est sûr qu'il arrivera malheur...

GEORGINE, *riant*. Idées!..

JONATHAN. Oh! idées!.. idées!.. Ah ça! je m'amuse à jacasser et la patrie me réclame...

(Il prend son fusil.)

GEORGINE. Comment... est-ce que vous ne restez pas à souper?..

JONATHAN. Impossible!.. comme il est très-impotent que l'ennemi ne soit pas instruit du mouvement qui va s'opérer... je vais établir mon poste tout près d'ici, sur l'esplanade de notre jardin qui domine les fossés, et si j'aperçois le moindre espion. (Il fait le geste de mettre en joue.) Une, deux.

Aux : Travailleurs, mesdemoiselles. (Fiancée.)

Oui, qu'il tremble pour sa vie,
Mon bras saura le frapper,
Je vais servir ma patrie.

M^{me} BIBRACK.

Et moi, servir le souper...

ENSEMBLE.

JONATHAN.

Oui, qu'il tremble pour sa vie,
Mon bras saura le frapper.
Je vais servir ma patrie,
Bibrack, servez le souper.

M^{me} BIBRACK et GEORGINE.

Soyez prudent, je vous prie,
Vous-même on peut vous frapper.
Allez servir la patrie,
Nous servirons le souper.

(Jonathan et M^{me} Bibrack sortent par la droite et par la gauche.)

SCENE III.

GEORGINE, seule.

Ce bon Jonathan, le voilà bien intrigué. Oui, il y a un secret!.. c'est une surprise que je vous ménage à tous... excellentes gens.. Huit heures!.. M. Strass ne peut tarder à venir... je l'attends avec une impatience, car il m'a promis pour aujourd'hui des nouvelles positives...

(Strass montre la tête à la porte du fond et avance doucement.)

SCÈNE IV.

GEORGINE, STRASS.

GEORGINE. Ah! vous voilà, monsieur Strass?

STRASS. Oui, mon petit ange (*la regardant*), encore plus jolie...

GEORGINE. Eh bien?

STRASS. J'apporte de bonnes nouvelles...

GEORGINE. Comment... cet héritage?

STRASS. J'ai l'espoir qu'il vous sera bientôt rendu... c'est qu'aussi j'y mets un zèle, une activité!..

GEORGINE. Ah! monsieur, croyez que ma reconnaissance...

STRASS, *à part*. De la reconnaissance à l'amour il n'y a qu'un pas... (*Haut.*) A force de soins, de démarches, je crois avoir découvert la personne à qui votre père avait confié...

GEORGINE. Vous seriez parvenu...

STRASS. Il ne faut pas encore crier victoire, car nous n'avons aucun titre, et vous comprenez que vos papiers étant égarés, on pourrait aisément nier le dépôt.

GEORGINE. C'est impossible! on ne voudrait pas retenir le bien d'une pauvre orpheline; si je le désire, ce n'est pas pour moi, mais pour m'acquitter envers ceux qui ont bien voulu me témoigner de l'intérêt.

STRASS, *à part*. Nous y voilà... (*Haut.*) Il est bien facile à une jeune et gentille personne comme vous de prouver sa reconnaissance... un mariage, par exemple...

GEORGINE. N'est-ce pas, un mariage?.. et le partage de cette fortune...

STRASS. Croyez que ce motif n'est pour rien...

GEORGINE. Je le sais bien... celui que j'ai choisi est si généreux!..

STRASS, *à part*. Elle m'a regardé... (*Avec modestie.*) Ah! mademoiselle...

GEORGINE. Je suis bien sûr qu'il m'aime pour moi...

STRASS. Oh! ça...

GEORGINE. Car il ignore encore...

STRASS. Il ignore! qui donc?..

GEORGINE. M. Paul Werner; c'est lui que j'épouse...

STRASS. Hein? (*A part.*) Et moi qui croyais. (*Haut.*) Ah! vous n'y pensez pas... ma petite... ce n'est pas là le mari qui vous convient.

GEORGINE. Je crois que si...

STRASS. D'abord il est sans fortune...

GEORGINE. Grâce à vous, j'en aurai pour nous deux.

STRASS. Il est beaucoup trop jeune, d'ailleurs...

GEORGINE. C'est un défaut dont il se corrigera.

STRASS. Je sais un parti plus avantageux pour vous, sous tous les rapports, la fortune, la position dans le monde... ne me parlez pas des jeunes gens pour être galans... ils n'entendent rien à ces petits soins, à ces prévenances.

GEORGINE. D'après cela, le mari que vous m'offrez n'est pas jeune...

STRASS. Ce n'est pas un enfant... non... mais un homme... fort bien conservé... qui aime les plaisirs... qui se ferait une fête de vous conduire dans le monde... et puis vous pourriez recevoir chez vous, donner des soirées, des bals dont vous serez la reine...

GEORGINE. J'avoue que c'est bien séduisant... mais...

STRASS. Tandis qu'avec le neveu du pasteur qui, par état, est appelé à vivre dans la retraite... vous mènerez une existence bien patriarcale, bien monotone... et à votre âge, mon enfant.

AIR : de ma Céline.

D'une solitude profonde
Vous devez redouter l'ennui...
Vous, si bien faite pour le monde...

GEORGINE.

Je suis faite pour mon mari.

STRASS.

Eh quoi ! des plaisirs dédaigneuse,
Vous fuiriez leur charme enchanteur ?

GEORGINE.

Je ne suis pas ambitieuse,
Je me contente du bonheur.

STRASS. Celui que je vous destine a tout ce qu'il faut pour vous rendre heureuse... des qualités... des vertus... que je louerais plus encore si la modestie ne me le défendait.

GEORGINE. Je ne vous comprends pas.

STRASS. Dites que vous ne voulez pas me comprendre, méchante...

GEORGINE. Monsieur Strass... il est inutile de vous expliquer davantage, votre proposition est sans doute très-flatteuse pour moi... et j'étais loin de m'y attendre, mais, je vous l'ai dit, mon sort est fixé...

STRASS. Il suffit, mademoiselle ; mais vous devez sentir alors que notre position est changée... et qu'il n'est pas juste que je néglige mes propres affaires pour enrichir un rival... d'ailleurs, je ne sais rien, je n'ai que des soupçons ; votre fortune, à ce que je suppose, est entre des mains puissantes qui ne se soucient guère de la lâcher, et je n'ai pas envie par une révélation qui,

après tout, pourrait être fausse, de me faire un ennemi dangereux...

GEORGINE. C'est bien, monsieur...

STRASS. Soutenu par l'espoir d'obtenir votre main, j'aurais tout bravé... songez-y... il en est temps encore..

GEORGINE, qui a été vers la fenêtre. Ah ! mon Dieu, voici M. Werner qui rentre... partez, monsieur, qu'il ne vous trouve pas ici...

ENSEMBLE.

AIR de la Marquise de Pretintaille.

Quoi ! se peut-il qu'elle renonce
Au sort que je lui viens offrir ?
Avant de donner la réponse
Prenez le tems de réfléchir.

GEORGINE.

C'est de grand cœur que je renonce,
Au sort que vous voulez m'offrir.
Je vous donne ici ma réponse
Sans vouloir même y réfléchir.

(Strass sort.)

SCENE V.

GEORGINE, seule.

M. Jonathan me l'avait bien dit... c'est un méchant homme !.. Ah ! Paul... j'aurais été si heureuse de pouvoir vous offrir cette fortune que vous ne me soupçonniez pas...

SCENE VI.

GEORGINE, PAUL, WERNER puis
M^{me} BIBRACK.

(Paul donne le bras à M. Werner ; ils continuent une conversation déjà commencée.)

WERNER. Je te dis que si...

PAUL. Je vous assure que non, mon oncle...

WERNER. Tiens, voilà Georgine... elle pourra nous dire...

GEORGINE. Quoi donc, monsieur Werner ?..

PAUL. Mon oncle soutient qu'il vient de voir M. Strass, l'ancien procureur, sorti de la maison..

GEORGINE, avec embarras. Ah !.. M. Werner... croit avoir vu...

PAUL. Il ne faut pas rougir pour ça... mon oncle s'est trompé... je sais bien que personne ici ne peut avoir de rapports avec ce vilain homme...

GEORGINE, avec embarras. Non, certainement... Eh ! mais, vous rentrez bien

tard, monsieur Werner, vous n'êtes pas raisonnable, vous vous fatiguez trop...

PAUL. C'est ce que je ne cesse de répéter à mon oncle...

WERNER. Dam !... mes enfans, ce n'est pas ma faute ; en quittant mes collègues de la municipalité, j'ai fait un tour à l'ambulance... il y a des blessés qui ont besoin de mes consolations, et quelquefois de mes soins ; ils sont si heureux, quand je viens leur tenir compagnie !.. « Eh ! voilà le père Werner, qu'ils disent... notre consolateur... » C'est comme ça qu'ils m'appellent... parce que je sympathise avec leurs souffrances... je ne les attriste jamais... j'ai la force de retenir mes larmes devant eux... Aussi, l'on ne fait rien sans me consulter ; c'est moi qui sanctionne les ordonnances du médecin. S'il y a des poltrons qui reculent devant les opérations, je leur dit qu'il le faut, et ils se laissent faire...

ATR : *Muse des bois.*

Oui, d'un vieillard la voix est influente,
Sur un esprit faible et souffrant,
Une parole consolante
A dans sa bouche un effet tout puissant.
Et pour mourir, plus qu'un autre, je pense,
Il peut donner le courage qu'il faut,
Car le malade a du moins l'espérance
En le quittant de le revoir bientôt.
Il est certain de le revoir bientôt.

M^{me} BIBRACK, *entrant.* Eh ! bien... Eh ! bien... vous êtes là à causer... et le souper refroidit..

WERNER. Je ne vois pas Jonathan...

M^{me} BIBRACK. Il a dit qu'on ne l'attend pas...

WERNER. Qu'il soit fait ainsi qu'il le désire... (*On se met à table.*) C'est ça.. Paul ici, et là... ma petite nièce Georgine... je t'appelle ma nièce, tu ne l'es pas encore.. mais ça ne tardera pas... et ce n'est pas sans peine... si je ne m'en était pas mêlé.. vous êtes deux gaillards...

PAUL. C'est vrai.. je n'osais pas parler.. depuis long-temps je vous aimais...

GEORGINE. Je m'en doutais bien un peu..

WERNER. J'avais beau lui dire : mais, va donc... courage, ce n'est pas elle qui te fera une déclaration, n'est-ce pas ?..

PAUL. C'est que je craignais...

WERNER. Un refus... en vérité, je ne le conçois plus... autrefois... c'était le garçon le plus jovial... un vrai roger-bontems... et maintenant... il est sombre... rêveur... si je ne te connaissais pas, neveu.. je croirais que tu as des remords...

PAUL, *ovivement.* Des remords... et pour quoi ?

WERNER. Oh !.. c'est une plaisanterie..

je sais bien que tu n'as rien sur la conscience... oh ! ça.. c'est bien le meilleur cœur... il tient de moi... et c'est très-heureux au moins... car, tu dois me succéder dans mes fonctions de pasteur... et le Seigneur a dit à ses Lévites : vous ne tuerez pas !.. vous ne... (*En ce moment on entend un coup de feu... tous font un mouvement.*) Qu'est-ce que cela ?

PAUL, *allant à la fenêtre.* C'est de ce côté...

GEORGINE. Et monsieur Jonathan qui est sorti tout armé.. peut-être court-il quelque danger...

PAUL. Mon frère !.. il faut nous assurer...

(Il va pour sortir. Jonathan paraît à la porte.)

SCENE VII.

LES MÊMES, JONATHAN.

JONATHAN à Paul. Eh bien !.. Eh bien !.. où cours-tu donc comme ça ?..

GEORGINE. Vous nous avez mis dans une inquiétude!..

WERNER. Qu'est-ce qui arrive donc ?..

JONATHAN. Tiens, vous avez entendu ?..

PAUL. Oui... un coup de feu...

JONATHAN, *allant poser son fusil.* Oh !.. ce n'est rien... j'ai sauvé Strasbourg !..

WERNER. Ah !. bah !. raconte-nous donc ce bel exploit..

JONATHAN. Gare aux nerfs... pour ceux qui en ont... c'est du tragique... voilà ce que c'est... j'étais allé faire ma ronde... je factionnais l'arme au bras, comme un bon bourgeois... quand tout-à-coup j'entends.. frou... frou !.. à travers le feuillage ; très bien... je regarde, et je vois un individu, sexe inconnu, qui se glissait avec précaution, comme pour venir à moi : Qui vive ? que je crie militairement... pas de réponse... je réitéra ma question : Qui vive ?.. même silence... mon gaillard filait toujours ; ma foi.. je ne fais ni une.. ni deux.. j'ajuste... je tire... et j'abats...

PAUL, *avec feu.* Tu l'as tué ?..

JONATHAN. Un peu !.. et je ne me le reproche pas... c'était un espion...

TOUS. Un espion...

JONATHAN. Un pur espion... qui passait à l'ennemi pour l'informer de nos dispositions...

WERNER. Mais... es-tu bien sûr au moins ?..

PAUL. Tu ne sais pas ce qu'on peut se

chiez enfin... Ce qui va peut-être nous séparer à jamais...

PAUL. Vous m'effrayez...

GEORGINE. Paul, jusqu'à ce jour, vous ne m'avez connue que sous le nom de Georgine, vous n'avez vu en moi qu'une pauvre fille, sans état, sans famille, recueillie par la charité de votre oncle.

PAUL. Eh bien ?...

GEORGINE. Je vous avais trompé... Je suis noble... et mon père était un émigré...

PAUL. Un émigré !...

GEORGINE. Mais, jamais il ne porta les armes contre la France... mon pauvre père, il aimait trop son pays pour cela...

PAUL. Pauvre enfant !.. Si j'ai flétri du nom de traîtres les Français qui ont tourné leurs armes contre leur patrie, je n'ai pu que plaindre ceux qu'un sort rigoureux a forcés de fuir sur la terre étrangère... et votre malheur ne vous rend que plus chère et plus respectable à mes yeux.

GEORGINE. Que vous êtes bon !

PAUL. Mais écartons ces tristes souvenirs... et ne pensons aujourd'hui qu'au bonheur qui nous attend.

GEORGINE. Vous avez raison... occupons-nous de rassembler les papiers que M. Werner a demandés.

PAUL. Les miens sont là. (*Il va ouvrir le secrétaire, et en cherchant dans un tiroir, il tire un portefeuille de maroquin rouge. A part.*) Ah ! encore ce portefeuille... je n'aurais pas voulu le voir aujourd'hui.

(*Il le pose sur la tablette du secrétaire.*)

GEORGINE, *mettant en ordre quelques papiers, de l'autre côté du théâtre.* Que dites-vous ?

PAUL. Oh ! rien.

GEORGINE, *s'approchant, et lui présentant ses papiers.* Tenez !.. voyez si tout cela est en règle.

PAUL, *les parcourant.* L'acte de naissance... Fille de baron Arthur de Villebois !.. (*Comme frappé d'une idée subite.*) Villebois !.. eh ! mais... ce nom...

GEORGINE, *l'examinant.* Qu'avez-vous donc ?

PAUL. Votre père s'appelait ?..

GEORGINE. Le baron de Villebois... l'auriez-vous connu ?

PAUL, *dissimulant son trouble.* Moi... non ; mais j'avais cru d'abord... c'est bien, Georgine... laissez-moi ces papiers, je vais vérifier tout cela.

GEORGINE. Comme vous voudrez... (*A part.*) C'est singulier, je lui trouve un air... (*Haut.*) Adieu, mon ami.

PAUL, *distrain.* Adieu, Georgine.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

PAUL, *seul.*

(*Dès que Georgine est sorti, il court au portefeuille qu'il a laissé sur le secrétaire et examine un nom gravé dessus.*)

Villebois ! oui, c'est bien cela ; et tué ! la nuit... en voulant pénétrer dans Strasbourg, C'était son père !.. et je pourrais songer encore... oh ! non, non... une barrière insurmontable vient de s'élever entre nous.

(*Il s'assied accablé.*)

SCÈNE X.

PAUL, JONATHAN.

JONATHAN. Me voilà, moi !.. Ils ronflaient comme des sourds à l'état-major... je repasserai demain pour l'affaire de mon caniche... Ah ! te voilà, frère, j'arrive de chez nos amis, Arnold et Forster. Ils viendront signer comme témoins à ton contrat de mariage.

PAUL. C'est inutile, car je n'épouse plus.

JONATHAN. Plaît-il ?..

PAUL. J'ai réfléchi... décidément le mariage ne me convient pas.

JONATHAN. Par exemple !.. en voilà une soignée... Ah ça ! dis donc, frère, c'est sérieusement que tu parles ?

PAUL. Très-sérieusement.

JONATHAN, *à part.* Tiens, tiens, tiens... est-ce que les ragots de la veuve Bibrack... (*Haut.*) Voyons, frère, parle-moi franchement, il y a eu de la brouille, pas vrai. Je connais ça, va !.. on se boude, mais ça revient tout de même ; d'ailleurs, je suis sûr que tu as tort ; tu es très-taquin, toi, avec ton petit air.

PAUL. Non, ce n'est pas là le motif, j'ai d'autres idées.

JONATHAN. Que veux-tu dire ?

PAUL. Que je rougis de ne pas payer ma dette à ma patrie quand elle est en danger.

JONATHAN. Mais puisque je la paie, moi, la dette ; qu'est-ce qu'il lui faut de plus à la patrie ?

PAUL. Je veux partir aussi. Tu m'assouvent demandé pourquoi j'étais triste, rêveur, c'est pour cela. Je luttai contre ma vocation, car, ma vocation à moi, c'est le métier des armes.

JONATHAN. Tout ça, vois-tu frère, c'est très-beau, c'est très-héroïque, ça tirerait peut-être des larmes à un autre, mais moi,

je n'en crois pas un mot. Entre nous, je vois ce que c'est, on t'aura fait des propos sur ta future.

PAUL. Sur Georgine...

JONATHAN. Oui, oui... je connais les couleuvres... on t'aura dit : mademoiselle Georgine par ci... M. Strass par là...

PAUL. Strass...

JONATHAN. Patati, patata...

PAUL. Strass!.. que peut-elle avoir de commun avec lui ?

JONATHAN. Rien que de bien innocent, je parie ; mais il y a des langues de vipères qui enveniment tout... on t'aura dit qu'il lui écrivait, qu'elle recevait ses visites en cachette... est-ce que je sais, moi?... et là-dessus, ta tête a été... a été... tu t'es figuré des choses par dessus les maisons...

PAUL, à lui-même. Strass écrivait à Georgine... elle le recevait secrètement... et je n'en savais rien... elle me trompait donc?. (Haut.) Merci, merci, frère.. ce que tu me dis là...

JONATHAN. Te remet du baume dans le sang, pas vrai ? mais tu es comme ça, tu t'emportes, tu es soupe au lait... c'est pas ta faute... on ne se refait pas. (Lui frappant dans la main.) Va donc, va donc, je te connais... tu feras la crème des maris.

PAUL. Jamais !

JONATHAN. Hein ?

PAUL. Ma résolution est irrévocable ; ne cherche pas à la combattre... Je te charge de la faire connaître à Georgine. Tu lui remettras ces papiers. (Il lui donne les papiers et le portefeuille.) Tu lui diras que notre mariage est impossible... que je suis bien malheureux !.. Attends-moi, frère, tu ne partiras pas seul.

(Il sort.)

SCENE XI.

JONATHAN puis GEORGINE.

JONATHAN, appelant Paul. Dis donc, frère!.. frèrot!.. Voyons, c'est des bêtises... ah! bien oui... il ne m'entend plus. (Regardant les papiers que Paul lui a remis.) Qu'est-ce que c'est que tout ça?.. Ah! les papiers de cette pauvre fille... (Lisant.) Acte de décès... c'est celui du père... baron Arthur de Villebois... mort à la Jamaïque, colonies anglaises, le 8 janvier 1794... Tiens, tiens, c'est une baronne... excusez... Ah ça! il est encore bon enfant mon frère, il me donne là une jolie commission, me charger d'annoncer à mademoiselle Georgine...

GEORGINE, qui a entendu ces derniers mots. M'annoncer... quoi donc ?

JONATHAN. Oh! la voilà !.. Tiens, vous avez entendu...

GEORGINE. Oui, vous disiez...

JONATHAN. Oh! mon Dieu... j'étais là... je me faisais des petites réflexions... (A part.) Chienne de commission !

GEORGINE. Mais qu'avez-vous donc ?

JONATHAN. Tenez, mademoiselle Georgine, voilà ce que c'est. (A part.) Ah! bien, non... je ne peux pas lui dire ça tout crûment.

GEORGINE. Parlez donc ?

JONATHAN. Pardine, vous croyez que c'est facile? je voudrais bien vous y voir. Ecoutez, Paul est jaloux, voilà le fait...

GEORGINE. Jaloux, lui!.. mais de qui? mon Dieu! de qui?

JONATHAN. D'un être que je croyais peu fait pour inspirer des passions malheureuses, du nommé Strass.

GEORGINE. Lui!.. un homme que je haïrais, si je ne le méprisais pas.

JONATHAN. Quant à ça, c'est pas moi qui vous contrarierai. Mais voyons.. ce matin, vous m'avez avoué qu'il y avait un secret entre vous deux !

GEORGINE. Ce secret ! je voulais le garder... mais je tiens trop à votre estime pour ne pas vous faire connaître toute la vérité.

JONATHAN. Je dresse les oreilles.

GEORGINE. Je savais vaguement que mon père, en quittant la France, avait déposé chez un ami ce qu'il avait pu réaliser de sa fortune... on m'a dit depuis que cela devait s'élever de cinquante à soixante mille livres.

JONATHAN. La somme est ronde...

GEORGINE. Mais où retrouver cet argent?... n'ayant aucun titre... aucun reçu...

JONATHAN. Comment... dans les papiers de monsieur votre père on n'a rien trouvé...

GEORGINE. J'appris, par sa dernière lettre, qu'il avait chargé Joseph... un vieux serviteur à nous, de m'apporter tous les renseignements relatifs à cette affaire...

JONATHAN. Eh bien!..

GEORGINE. Voilà un an de cela, et je n'ai vu personne... c'est alors que M. Strass me proposa de faire lui-même les démarches nécessaires pour découvrir...

JONATHAN. Le Strass aurait une fois dans sa vie été capable d'une action méritante?... c'est bien extraordinaire.

GEORGINE. Voilà pourquoi je le défendais contre vous.

JONATHAN. Et enfin, votre débiteur?..

GEORGINE. Monsieur Strass le connaît..

mais il ne veut le nommer qu'à une condition.

JONATHAN. Une condition... pour vous faire rendre ce qui vous appartient?... quelle est cette condition?

GEORGINE. Il veut que je sois sa femme...

JONATHAN. Sa femme!.. merci...

GEORGINE. Voilà tout le secret de nos relations... maintenant, me croyez-vous coupable?

JONATHAN. Moi!.. par exemple!.. c'est mon bêta de frère... il est bêta... ce Paul...

GEORGINE. Je ne lui en veux pas... des rapports... des lettres anonymes, peut-être, auront éveillé sa jalousie...

JONATHAN. J'ai idée que c'est plutôt dans la conversation que vous avez eue avec lui après le souper... vous aurez dit quelque chose qui l'aura piqué au vif... car, moi qui entrais comme vous sortiez, je l'ai trouvé tout pâle... tout renversé... Il m'a dit d'un air sombre : « Ce mariage »

est impossible... je suis bien malheureux... attends-moi, frère... tu ne par-tiras pas seul. » Et puis il m'a chargé de vous remettre ces papiers... ce portefeuille.

GEORGINE. Que vois-je?..

JONATHAN. Quoi donc?..

GEORGINE, *examinant le portefeuille.* Oui... je le reconnais...

JONATHAN. Ce portefeuille?..

GEORGINE. Il appartenait à mon père... comment se trouve-t-il ici?

JONATHAN. Par exemple, si j'en sais le premier mot... mais vous vous trompez, bien sûr... et ce portefeuille...

GEORGINE. Tenez!.. le nom de mon père est dessus...

JONATHAN, *regardant.* Parole d'honneur!..

GEORGINE. Et ce n'est pas tout... mon portrait doit s'y trouver...

(Elle ouvre le portefeuille.)

JONATHAN. Je ne le vois pas...

GEORGINE. Il faut presser ce petit ressort...

JONATHAN. Il y a un ressort?..

GEORGINE, *ouvrant.* Tenez!..

JONATHAN. C'est ma foi vrai... mais faut le savoir pour le trouver. (*Un papier tombe.*) Prenez garde... voilà quelque chose qui tombe...

GEORGINE. Qu'est-ce que c'est que ça?..

JONATHAN, *le ramassant et lui donnant.* Un papier que monsieur votre père aura voulu cacher...

GEORGINE, *après avoir lu tout bas.* Est-il possible!.. « Je reconnais devoir à mon sieur le baron de Villebois la somme de » soixante mille livres, que je lui rendrai

» sur sa première demande. *Signé STRASS.* »

JONATHAN. Comment dites-vous?... (*Lisant.*) Strass... en toutes lettres... ça va être drôle... nous allons rire... c'est donc toi, mon bonhomme, qui fait ces plaisanteries-là... Je le trouve délicieux... il vient vous dire... je ferai les démarches nécessaires... j'irai dans les endroits les plus reculés... les frais de voyage n'ont pas dû lui coûter cher... Ah ça! mais cette écriture... où diable en ai-je vu une toute semblable?... (*Il tire une lettre de sa poche et compare l'écriture.*) Mais, non!.. je ne me trompe pas, elle est identique... ça peut devenir bien plus folâtre encore... Adieu, mademoiselle... au revoir...

GEORGINE. Où allez-vous?..

JONATHAN. Chez Strass... au fait, non... il vaut mieux lui écrire de venir me parler... parce que chez lui... je ne serais pas à mon aise...

GEORGINE. Viendra-t-il?..

JONATHAN. Très-bien!.. tenez, placez-vous là... voilà de l'encre, du papier, mettez... je prends tout sur moi... n'ayez pas peur... mettez... (*Se parlant.*) Ah! gredin!.. gredin!.. gredin!.. (*Georgine se retourne et le regarde.*) Non, n'écrivez pas ça... il ne viendrait pas... mettez... (*Dic-tant.*) « Monsieur, j'ai à vous parler... venez » sur-le-champ par la petite porte qui donne » sur la rue du Rempart. » (*Appelant.*) Madame Bibrack!.. Madame Bibrack!.. (*A Georgine.*) Avez-vous mis?... Signez... votre nom... et votre pataraphe.. là... (*Appelant.*) Veuve Bibrack...

(Elle accourt.)

SCENE XII.

LES MÊMES, M^{me} BIBRACK.

JONATHAN, *allant à elle.* Tout de suite, chez M. Straas... cette lettre... courez, il demeure à deux pas.

M^{me} BIBRACK. Oui, monsieur...

(Fausse sortie.)

JONATHAN, *la rappelant.* Bibrack... vous direz que c'est de la part de mademoiselle... (*Appuyant sur ses paroles.*) De mademoiselle... pas un mot de plus, allez... (*La rappelant.*) Bibrack... (*Elle se retourne.*) Comment! vous n'êtes pas encore partie... mais allez donc, ma chère... (*Elle sort. A Georgine.*) Maintenant, allez-vous-en... moi, je reste ici pour le recevoir...

(Georgine sort.)

SCÈNE XIII.

JONATHAN, *seul.*

Ah! mon chérubin... tu te donnes des
tous de séducteur... tu demandes des fa-
veurs... en voilà, j'espère... un poulet de
l'objet aimé... un doux tête-à-tête que
l'on t'accorde...

AIR du Grenier.

Charmant berger, au rendez-vous fidèle,
Tu vas venir sans craindre aucun détour,
Lorsqu'en ces lieux l'amour t'appelle,
Tu n'ê dout's pas qu' c'est moi qui suis l'amour.
Dans l'tête-à-tête il faudra qu'il finance,
Ou gar' les coups... c'est vraiment fort heureux,
Pour frapper juste en cette circonstance,
Qu'l'amour n'ait pas un bandeau sur les yeux.
J'entends du bruit... c'est mon farceur...
(Il se retire au fond.)

SCÈNE XIV.

JONATHAN, M^{me} BIBRACK, STRASS.

(Ils entrent par la porte qui est à droite du spectateur.)

M^{me} BIBRACK, à la cantonnade. Entrez...
entrez... monsieur Strass... on vous attend
avec impatience...

(Elle sort.)

STRASS, *entrant tout doucement.* Il paraît
que la petite a fait ses réflexions... (*Jona-
than va fermer doucement toutes les portes.*)
Quand je pense que je vais me trouver seul
avec elle, en tête-à-tête.. mon cœur bat d'i-
vresse...

JONATHAN, à part. Il va battre au-
trement drôlement tout à l'heure.
(Il toussé.)

STRASS, *se retournant.* Ah! c'est mon-
sieur Jonathan!.. Je n'avais pas l'avantage
de vous voir.

JONATHAN, *jouant la surprise.* Quel fortuné
hasard nous procure le plaisir?...

STRASS, *avec embarras.* Je venais... je
venais...

JONATHAN. Vous venez nous faire une
petite visite comme ça... en passant...
c'est gentil à vous!

STRASS. Mais je crois que je vous dé-
rangerais... (*A part.*) Je reviendrai de-
main... (*Haut.*) Adieu, monsieur Jona-
than...

JONATHAN. Bonne nuit, monsieur
Strass... bien des choses chez vous... Ah!
dites donc, à propos... pendant que je
vous tiens... il faut que je vous consulte...

STRASS. Je n'ai guère le temps dans ce
moment-ci.

JONATHAN. Oh!... c'est dommage... c'est
bien dommage que vous n'avez pas le
temps, parce que... je ne peux pas re-
mettre d'une seconde...

STRASS. Demain matin...!

JONATHAN. Ah! bien non!... tout de
suite... d'ailleurs, vous n'êtes pas si pres-
sé, puisque vous venez faire une petite
visite à mon oncle...

STRASS. Eh bien! voyons, qu'est-ce
que c'est?

JONATHAN. C'est une affaire qui regarde
M^{me} Georgine.. (*Mouvement de Strass.*) Dites
donc... il paraît que vous savez le nom
de l'individu qui retient la somme?...

STRASS. Pardon.. J'ai dit à M^{me} Geor-
gine que j'é soupçonnais...

JONATHAN. Oui... vous avez comme ça
une idée en l'air?...

STRASS. Et encore, j'ai tout lieu de
croire que je me suis trompé...

JONATHAN. Tiens!... on se trompe quel-
quefois... c'est permis...

1^{er} STRASS, *ouïlant sortir.* Adieu, monsieur
Jonathan...

JONATHAN. Je vous demande ça
c'est seulement pour voir si votre idée se
rapporte à la mienne.... je soupçonne
aussi quelqu'un, moi...

STRASS. Bah!... vraiment?...

JONATHAN. Je suis peut-être dans une
erreur profonde.... mais cependant, je
crois que mon idée est moins en l'air que
la vôtre... Voyons, dites-moi... qui vous
soupçonnez...

STRASS. Vous sentez que c'est une af-
faire très-délicate... je ne voudrais pas
compromettre l'honneur d'une personne...

JONATHAN. S'il n'y a que ça qui vous
retient... allez... je crois qu'il est bien
hasardé l'honneur de cette personne-là...
Moi, qui ne suis pas aussi scrupuleux que
vous... je peux désigner hardiment... oui,
d'autant que l'individu... le mien... est
généralement connu pour un pas grand'
chose.

STRASS. Hein?...

JONATHAN. Et le vôtre?...

STRASS. Bien au contraire... c'est un
homme généralement estimé.

JONATHAN. Jusqu'ici, ça ne se rapporte
pas, mais faut voir la suite... Ça vous fait
frémir, n'est-ce pas, de penser qu'il existe
des êtres assez dégradés pour jouir du bien
de l'orphelin?...

STRASS. C'est vrai!...

JONATHAN. Si vous voulez, nous dé-
masquerons le scélérat à nous deux.

STRASS. Quel est-il?...

JONATHAN. Je ne vous l'ai pas dit?...

STRASS. Pas le moins du monde.

JONATHAN. C'est un gueux... un fri-
pon... une vile canaille...

STRASS. Ça ne me dit pas...

JONATHAN. Ça doit vous mettre sur la voie... allons...

(Il rit.)

STRASS, *riant aussi*. Mais encore...

JONATHAN. C'est vous, parbleu!...

STRASS. Monsieur!..

JONATHAN. Faut pas rougir pour ça...

STRASS. Je vous attaquerai en diffamation.

JONATHAN. Vous me ferez plaisir.

STRASS. De quel droit... avec quelles preuves m'accusez-vous?...

JONATHAN. C'est une idée que j'ai.

STRASS. Elle est fausse.

JONATHAN. A mon idée... je joins un très-léger indice... un petit bout de papier... ça n'a pas l'air... c'est un reçu...

STRASS, *confondu, voulant prendre le papier*. Voyons...

JONATHAN, *lui frappant sur la main*. A bas les mains... ça se touche des yeux seulement... (Après que Strass a lu.) Et en attendant que je vous fasse des excuses devant les tribunaux des noms de fripon, de canaille et autres que je vous prodiguais tout à l'heure... vous allez toujours tirer de votre petite caisse...

STRASS, *qui a repris son assurance*. Vous n'en êtes pas où vous croyez...

JONATHAN. Comment?...

STRASS. Cet argent est celui d'un émigré... il appartient à la nation... et plutôt que de le rendre...

JONATHAN. Vous dénoncerez... tiens!... c'est juste... le tiers au dénonciateur...

STRASS, *avec ironie*. Qu'est-ce que vous dites à cela, monsieur l'homme adroit?...

JONATHAN. Je trouve que vous n'êtes pas bête, vous!... vaut mieux un tiers que rien du tout. (Strass voulant sortir, tourne le bouton de la porte, qui ne peut s'ouvrir.) Ne vous donnez pas la peine... elle est fermée à double tour... j'ai la clef... Qu'est-ce que ça vous fait?... causons encore un brin... il n'est pas tard... Dites donc! la dénonciation doit rapporter pas mal à présent... j'ai envie de me mettre aussi dans cette partie-là, moi... Dans le moment où je vous parle, j'ai quelque chose d'assez avantageux... Vous qui êtes au courant des prix... dites-moi donc ce que ça me rapporterait une bonne dénonciation... mais là, quelque chose de majuscule?...

STRASS. Voulez-vous m'ouvrir cette porte?...

JONATHAN. On n'a pas de plaisir à causer avec vous... vous interrompez... C'est une affaire qui pourrait bien conduire son homme à être fusillé... Vous voyez que je

travaille dans le grand... ça me lancerait bien, ça me classerait tout de suite...

STRASS. A propos de quoi venez-vous me dire toutes ces sottises?...

JONATHAN. Histoire de causer... pour ne pas laisser languir la conversation... Qu'est-ce que vous me conseillez de faire?

STRASS. Je vous conseille de me rendre la liberté, parce que demain je porterai plainte.

JONATHAN. Ma foi, tout bien considéré, j'irai tout bonnement trouver l'autorité.

STRASS. Ouvrez-moi cette porte!

JONATHAN. Et je lui dirai... à l'autorité...

STRASS. Je vous somme d'ouvrir!

JONATHAN, *élevant la voix*. Il était une fois un caniche...

STRASS, *se rapprochant violement*. Hein?..

JONATHAN. Qui suivait tout pensif le chemin du rempart... Mais, au fait, j'abuse de votre temps... si vous avez affaire...

(Il lui ouvre la porte.)

STRASS. Non, non... votre histoire m'intéresse au dernier point.

JONATHAN. Je crois bien... ce pauvre animal, il ne se doutait pas qu'il portait sur lui de quoi faire fusiller un homme!

STRASS. Fusiller!.. Monsieur Jonathan, vous qui êtes si bon... si généreux... vous ne voudrez pas perdre un malheureux...

JONATHAN. Allons donc... il ne faut que s'entendre... voici Paul et mon oncle Werner... attention... si vous n'êtes pas gentil, aimable en société... je bavarde. Vous savez mon... histoire... il était une fois un caniche...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, WERNER, PAUL.

WERNER, *avec feu*. Non, monsieur... non... vous n'avez pas le sens commun... et à moins que vous ne me donniez de meilleurs raisons... je ne croirai pas...

JONATHAN, *s'avançant*. Pas vrai, mon oncle, que ça n'a pas l'ombre de la vraisemblance...

WERNER. Comment, tu sais aussi...

JONATHAN. Oh! mon dieu oui... et j'étais là... j'en causais avec monsieur qui était de mon avis...

PAUL. Strass!..

WERNER. Vous ici... à cette heure... puis-je savoir monsieur?..

STRASS. Monsieur Werner... je

JONATHAN. Monsieur Strass venait vous dire un petit bonsoir... en voisin; alors ma

foi, j'ai profité de ça pour éclaircir l'affaire en question.

WERNER. Eh ! bien ?..

JONATHAN. Ça n'avait pas le plus minime fondement.

PAUL. Il serait vrai !..

JONATHAN. Ah ! bien oui... un brave homme comme M. Strass, porter le trouble dans une famille... vous le connaissez bien... (*lui frappant sur la poitrine*) vous ne savez pas ce qu'il y a là... vous ne vous en doutez pas...

STRASS, *d'un air fâché*. Monsieur...

JONATHAN, *à voix basse*. Il était un fois un caniche...

(Strass effrayé prend de suite un air riant.)

PAUL. Mais enfin... ces lettres... ce mystère... dont tu nous parlais tantôt...

JONATHAN. Ah !.. voilà le sublime... M. Strass va vous expliquer ça !.. (*Bas à Strass.*) Allons, ferme...

STRASS, *avec hésitation*. Mais...

JONATHAN. Il était une fois...

STRASS, *à part*. Diable d'homme... (*haut*) En effet.. j'avais fait espérer à mademoiselle Georgine de lui faire rendre la fortune de son père.

JONATHAN. Qui se trouvait en des mains peu disposées à la lâcher... et c'est ce digne, cet excellent... ce respectable monsieur Strass... car il n'y a pas de mots assez forts pour lui... soixante mille livres qu'il va compter à M^{lle} Georgine...

WERNER. Il se pourrait !..

STRASS. Oui.. j'espère pouvoir bientôt..

JONATHAN. Demain matin... avant huit heures, M. Strass sera ici, avec la somme?

STRASS. En assignats ?

JONATHAN. En espèces... en espèces sonnantes...

WERNER. Pourquoi sitôt?..

STRASS. Oui, il me semble que dans une quinzaine de jours...

JONATHAN. Parce qu'à cette heure-là j'ai déjeuné... et alors je pourrais avoir à sortir.. vous savez, père Werner, la lettre du caniche que j'ai à remettre.

STRASS, *effrayé*. C'est bien ; avant huit heures, vous aurez les soixante mille livres.. (*à voix basse*) mais vous me rendrez.

JONATHAN, *de même*. Donnant, donnant...

WERNER. M. Strass... c'est une action généreuse...

JONATHAN, *à Strass*. Vous êtes-vous donné du mal pour faire rendre l'argent à

cette canille de débiteur... Eh bien ! Paul, tu ne remercies pas ce bon M. Strass qui te fait retrouver la dot de ta femme...

PAUL. Ma femme !.. jamais...

JONATHAN. Ah ! tu vas recommencer?...

WERNER. Pourquoi, alors, avoir donné à cette jeune fille des espérances que tu ne pouvais réaliser?...

PAUL. C'est d'aujourd'hui seulement que j'ai appris... Jugez-moi, mon oncle... il y a un an de cela... c'était un soir, la veille d'une affaire avec les Autrichiens. J'étais de service dans la garde urbaine, comme toi aujourd'hui, pour empêcher les espions de passer à l'ennemi... on m'avait placé en faction près du pont de Kehl... ma consigne était des plus sévères... quelques jours avant, trois factionnaires français, sur divers points des avant-postes, avaient été surpris et assassinés... nous ne respirions que la vengeance... J'étais donc sur mes gardes, l'oreille au guet... l'œil vigilant, quand tout-à coup, j'aperçois à peu de distance un homme qui venait à moi, dans l'ombre, en ayant l'air de se cacher... Trois fois je criai : Qui vive !.. trois fois inutilement... Je fis feu... il tomba !.. je courus à lui... le malheureux n'avait pu m'entendre... Il était sourd !.. « Je ne suis pas un ennemi... me dit-il, je suis Français... émigré... Je voulais revoir ma patrie... » Puis tournant vers moi un regard suppliant : « Prenez ceci... je vous le confie... portez-le... » Il ne put achever... il était mort !.. ce qu'il m'avait remis, c'était un porte-feuille...

WERNER. Eh bien !.. cet homme?...

PAUL, *avec explosion*. Ne devinez-vous pas?... c'était le père de Georgine !..

JONATHAN. Le père de Georgine ! allons donc !.. tu marches à pieds joints dans l'erreur la plus complète... à moins que tu n'aies un fusil perfectionné ; car, pour tirer des remparts de Strasbourg et attraper son homme à la Jamaïque.

PAUL. Hein !.. que dis-tu?... le père de Georgine ?

JONATHAN. Est mort à la Jamaïque... Tiens, vois plutôt... (*Il lui remet l'acte de décès.*) Il avait chargé un vieux serviteur d'apporter en France ce malheureux porte-feuille ; c'est ce qui t'a trompé.

PAUL, *lisant*. Oui... oui... c'est bien cela... Oh ! mon oncle... mon bon Jonathan !.. moi qui croyais...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GEORGINE.

PAUL, *courant à elle*. Ah! Georgine!.. que j'ai dû vous paraître injuste!... mais si vous saviez...

GEORGINE. Quoi donc?...

JONATHAN. Des riens... des bêtises...

PAUL, à *Georgine*. Me pardonneriez-vous jamais?...

GEORGINE, *lui donnant la main*. Je ne le devrais pas...

JONATHAN, *la contrefaisant*. Je ne le devrais pas... Elle lui pardonne tout de même... Allons, allons, voilà une bonne journée... Des soupçons dissipés... une fortune retrouvée... un fripon démasqué..

et tout ça, grâce à moi... à M. Strass...
(*Bas à ce dernier.*) Et au caniche.

CHOEUR.

AIR *nouveau de M. de Flotow.*

Plus de soupçons, plus de chagrins,
L'horizon s'éclaircit enfin...
Le mariage en ce beau jour,
Va couronner leur } tendre amour.
Couronne notre }

JONATHAN, *au public.*AIR : *Jamais l'humeur chagrine.* (Scène II.)

Toute peine est finie,
Pour nous plus d'embarras,
Cette douce harmonie
Ah! ne la troublez pas.

La, la, la.

CHOEUR.

Plus de soupçons, etc.

FIN.